

Tu es bien jeune pour entreprendre un tel voyage, Alina ma chère, avait dit la grand-tante qui savait de quoi elle parlait (sûr! elle le voit maintenant que la route est prise et que son inexpérience frise l'inconscience), Alina ma chère, comme si elle s'adressait à sa belle-fille, avec cette distance qui permettait d'accepter le départ prématuré puisque c'était ainsi, Alina, non, ne resterait pas plus longtemps, ici trop d'huis, pas ouverts, ailleurs elle verrait des issues, sans d'ailleurs l'avoir choisi, bien trop jeune pour ce choix, l'âge des chaleurs protégées, mais tel n'était pas le destin d'Alina Ilmur Philomène, elle partait.

Ce voyage qui avait paru dangereux à la grand-tante, l'avait-elle elle-même entrepris, dans sa jeunesse, dans son enfance déjà ? Est-ce depuis la montagne de cette connaissance qu'elle toisait aujourd'hui les autres ? Alina n'avait pas eu le temps de poser la question, la grand-tante la jugeait bien jeune et non trop jeune, c'est ce qui importait, ainsi avait-elle accepté qu'Alina prenne le large. Le large elle le voit. Alentour. Plus rien n'existe que la fusion des éléments dans le soleil. Et dans la nuit aussi, un bain dont elle ne se différencie plus.

Alina ne tient pas le compte des jours (c'est à peine si elle sait compter) car de cet écart qu'elle a accepté, elle a l'intuition qu'il est sans chiffres, autre chose qu'un décompte qui tient le lieu d'origine en mémoire. Sa jeune vie, sa jeune détermination et toute sa sève bien rouge, sa couveuse d'espairs, elle les offre à l'expérience inconnue. Des murmures il y en avait eu, et des pleurs, surtout de sa mère, Rasmir, mais elle en avait d'autres des filles, elle pourrait leur tresser les cheveux et leur peindre les lèvres jusqu'au bout de son existence, elle se consolera.

Maintenant qu'Alina coupe les ongles de ses doigts de pieds, elle sait qu'elle le fait pour la troisième fois depuis son départ. C'est son corps qui tient ce décompte. Penché en avant, genou à la poitrine et pied à plat (le sein gêne déjà un peu, fini la garçonnette), le corps se souvient de s'être déjà contorsionné, d'avoir déjà tendu les deux bras, l'un aux orteils, l'autre aux ciseaux, l'œil fixe, le geste sûr (comment s'y prennent ceux qui découpent leurs ongles à main nue, elle l'avait fait une fois, là-bas, avant, l'ongle du gros orteil s'était déchiré de travers, elle avait saigné), sur le plancher en hêtre massif, elle arrange ses rognures d'abord par taille, comme les bols de la famille ours, puis elle aligne les mini-parenthèses qui s'emboîtent sans se refermer, alors elle taille les ongles du second pied pour compléter le dispositif, on pourrait en faire des digressions avec un tel matériel typographique, Alina y inclut un nœud du bois, Alina y inclut une veine aussi droite que les lignes de son carnet (elle le renifle le soir mais elle n'y a encore inscrit que son prénom, les pages sont bleues), Alina y inclut une brebis de poussière, elle y inclut le chat qui somnole, et s'y inclut elle-même, boule de personne encore entre parenthèses, puis elle laisse tout en plan, et elle retourne à sa carte (les onglures de jeune fille seront-elles grignotées par les souris ? (elles-mêmes grignotées par le chat)).

Évidemment on pourrait donner des informations sur le bateau qui transporte Alina Ilmur Philomène, on pourrait décrire les cabines (s'il y en avait plusieurs), ou le pont, utiliser des termes comme bastingage, ou plus techniques comme mâchoire de bôme, nœud d'ajut, on pourrait parler de l'anti-fouling rouge contre l'épibiose si le navire était moderne, des badernes, des cordages lovés sur le pont, des yeux de corde, plus tard on le fera peut-être, on choisira (ou pas) si Alina vogue seule sur un radeau ou si le voyage a été mieux organisé, pas dit qu'on ait vraiment voulu lui épargner la mort à Ilmur, pas dit qu'on ait voulu faciliter la fuite de Philomène, ou garantir son retour, pas dit. Toutes nécessités techniques entre parenthèses, si Alina rêve, c'est que tout de même elle se sent en sécurité.

Chaque jour Alina s'attelle à la carte de son voyage qui buissonne et nébuleuse sans conclure (évidemment). Après les questions qui vont toujours par paquets, de nouveaux détails s'imposent en réponse. Alina les ajoute, car Alina tient à être complète. Mais en aucun cas elle ne s'imagine figurer ce qui va venir. Pour l'instant le dessin ne voit que le passé. Le début est noir, bleu et violet et parsemé de points minuscules couleur citron, Ce sont les huis ouverts, ils laissent passer la lumière qui vient de l'autre côté, explique-t-elle. Et c'est là qu'elle va, Alina, là d'où sourd le citron. Son désir est d'atteindre l'un des huis innombrables qui brillent sur sa carte comme au ciel. La nuit elle les voit mieux, aussi a-t-elle décidé de n'être en mouvement que dans le noir. Il faut reconnaître que cette décision est une forme de sagesse. Après tout Colomb non plus ne savait pas où il allait et il est arrivé. Alina ne connaît pas Colomb, vous en parleriez, elle le prendrait pour le mari de la colombe, mais en matière de voyage elle ne manque de rien, surtout pas de cran.

Dans le noir, bleu et violet originaires, Alina a dessiné des lignes. Elles sinuent à travers la couleur, comme des vers. Certaines sont barrées d'un trait qui les condamne brusquement, d'autres s'estompent pour reprendre plus loin, Il y a une brume ici, on ne peut plus voir le chemin, se justifie Alina. Dans cette obscurité colorée et grouillante qui figure son début, les huis sont aussi nombreux que les pores de la peau, ainsi Alina pense qu'atteindre un huis n'est pas un exploit, il y en a tant, elle trouvera bien le sien. Sa grand-tante étant du même avis, la confiance de l'aïeule accompagne la jeune aventureuse et requinque sa détermination les jours de flanche. Qui existent, il faut bien l'avouer. Entre elle et les huis de la nuit il semble que la distance soit constante malgré son avancée. Alina a vite remarqué ce phénomène, dans son cahier bleu elle a écrit, Les huis reculent. Pour une raison que j'ignore, ils me fuient. Peut-être suis-je trop jeune pour leur tendre la main ? Et plus loin, beaucoup plus loin, Le citron qui filtre à travers l'huis a-t-il une matière ou n'est-ce que le mot qui impose l'illusion ? Comme on voit, Alina Ilmur Philomène grandit et, malgré son isolement océanique, elle apprend à sonder le gouffre que le langage creuse dans la densité du monde.

À gauche sur la carte de son voyage apparaît, pris dans l'arrière-fond de nuit primordiale, ce qu'elle fuit. Deux personnages sont entourés d'une chaîne à gros maillons qu'Alina a représentée avec application, Plus la chaîne est réaliste, plus elle sera solide, avait-elle annoncé, crayon métallisé en main. À cette chaîne sont suspendus trois panneaux, l'un avec une tête de mort, l'autre avec le signe menaçant de l'éclair électrique, le troisième avec une paume de main noire pour signifier stop. Le message est clair. Le symbolisme des cartouches l'est aussi, même si Alina dit avoir voulu crypter le sens, on voit bien que l'herméneute en est à ses débuts. Mais c'est en cryptant qu'on devient cryptographe, et s'il est un métier pour Philomène, c'est bien celui-ci. (Que celles et ceux qui doutent que cryptographe soit un métier (honnête) aillent lire autre chose. Un truc plus réaliste. Et plus solide.) Le premier personnage, qu'on nommera Gros-Rond pour respecter les tentatives protocryptographiques, est un gros rond vide et pas du tout rond, plutôt un patatoïde quelconque, et son centre (grotte ou cellule) est protégé par quarante-quatre bordures multicolores comme autant d'enceintes; autour du creux central, elles se succèdent, imperméables les unes aux autres, sans respiration ni issue. Pas dit qu'il fasse bon vivre au creux du Gros-Rond. Pas dit qu'il soit facile d'en sortir si par hasard on y est inclus. Au côté du Gros-Rond se tient Pic-Acéré, un bâton argenté, massif, hérissé de pointes, sans place pour une prise (et sans commentaire). Pas dit qu'Alina soit prête à en dire plus et pas

dit non plus qu'elle sache quoi en dire. Pour le moment ça se figure sur arrière-fond d'obscurité et c'est bien ainsi, car la lumière violente blesse la vue, et tout le monde en a déjà eu pour son compte.

Ce matin la chambre est froide. Pendant qu'Alina Ilmur Philomène sinue dans les limbes de son voyage, les chutes de neige dessinent une ligne bien horizontale sur le flanc des montagnes, on dirait qu'elles ont grandi dans leur sommeil et que leur chemisette blanche est devenue trop courte. J'ai fait un rêve un peu solennel cette nuit. J'étais aux abords d'un bois et je traversais un étang tout habillée. Seuls mes pieds étaient nus, je les sentais s'enfoncer dans le mou de la vase. Comme je remontais sur la rive, une nuée d'oiseaux est apparue dans le ciel pour se poser sur un sapin. L'un d'entre eux m'a crié, Regarde, tes pieds ont fondu! Ils ont perdu leur forme dans la boue! Alors les oiseaux se sont jetés sur moi pour picorer ma chair. Seuls mes pieds ont gardé leur viande déformée. Tout en os, légère et dépouillée, je danse longtemps sur la rive. Mais un oiseau s'approche de mon visage, m'ordonne de tirer la langue et me pique au centre. Je pousse un cri, ma langue saigne, le sang coule, coule, coule tellement qu'il remplit déjà la bassine où je suis assise et j'en ai bientôt jusqu'au cou. Et puis à nouveau je suis debout, toute nue, ma chair est revenue, bien rose. Quelle promesse, n'est-ce pas ?

C'est la nuit maintenant et Alina est montée voir les directions. Sur la passerelle, les analyses sont complexes. Déjà dans l'escalier qui mène au pont elle entend les débats sur les procédures de calcul. Le capitaine de route est collectif, aussi y a-t-il des factions d'influence, et elles font résonner leur point de vue. À tour de rôle, quand les structures sont respectées et que tout le monde a bien dormi, toutes en même temps, quand les cœurs s'agitent en brouillard tendu et brouhaha. Qu'y faire, les directions dépendent des êtres, elles s'ajustent à eux, leur répondent par des rectilignes, des méandres, des stagnations; quand ils refusent d'y voir clair, elles leur correspondent encore, les surprenant par-derrière, leur ouvrant des gouffres vers l'avant ou de côté, mais elles ne sont jamais absolues, comme les langues, elles dépendent de qui les parle. Ce soir, les nuages et la pluie soupent le poumon des factions. Dans le ciel, les huis couleur citron ne sont pas visibles alors tout peut être dit. En haute mer ! Le plus loin possible ! hurlent ceux-là, au risque de tourner en rond, ils fixent les immeubles de vagues, les vomis de l'écume, le visage tout enviolenté; d'autres reprennent la scie de l'accostage, Retrouvons une terre, pour les vivres, pour les livres, pour les gens, ils tournent le dos aux tumultes, leurs regards oscillent du sol aux yeux, des yeux au sol, sérieux, ils parlent avec la mesure des parents qui singent l'amour pour plaider leur cause; enfin, en arrière-fond grince encore le bourdon de vielle de ceux qui préfèrent aller à vau-l'eau et laisser les vagues pousser la coque, peu nombreux,

silencieux quand les volontés s'affrontent, assis sur les bouées empilées, ils fument, sourient avec ironie, tournant leur refrain qui selon le vent sent la confiance ou le désespoir. C'est suite à l'Oracle qu'Alina a quitté amis, paysages familiers et famille. Le soir, sous les nuages, quand les huis disparaissent et quand il pleut, si la passerelle s'épaissit de cris, tournée vers la démesure de la mer, les arguments fusant dans son dos, elle y songe.

À la proue du navire sur une grosse boule figurent deux yeux dos à dos, comme Janus. L'un, ouvert, observe la mer et veille au grain, l'autre, fermé, est tourné vers le navire lui-même. Après l'orage, après les montagnes de vagues et d'écume, Alina s'aperçoit que la boule a été endommagée : l'œil externe est déchiré, mais l'autre s'est ouvert pendant la nuit bouleversée. D'un air malicieux il regarde le pont et Alina puis roule sur lui-même comme un animal enfin libéré de sa cage. Il n'a ni cils ni paupières aussi Alina le coiffe-t-elle de son chapeau à broderies, masquant le jumeau éborgné. Elle lace les brides sous la boule d'un double nœud bien solide puis apostrophe l'œil ouvert, Que vois-tu de moi, Gros-Œil, hein ? Tu me reconnais, Globule ? Qui sait si ton frerot retrouvera la vue... C'est pas très prudent de voyager un œil fermé, qu'est-ce que tu en dis, l'Ovule ? Mais l'œil reste muet.

Sur le dessin de son voyage, Alina figure aussi, et même plusieurs fois. Au plus sombre des ombres, elle a représenté ses initiales, enfermées séparément dans trois cartouches à barreaux, comme dans trois petites cages. Le A braille, le I est un os, le P ouvre un œil démesuré. Les pieds et les mains dépassent des enclos et s'allongent sans jamais s'atteindre. Plus loin sur la droite, sur un espace encore complètement blanc, le monogramme réuni est gravé sur les cinq lobes d'une feuille d'érable. Au pétiole de la main rouge un phylactère dit, *Acer palmatum*. Planté à la naissance d'Alina dans le jardin familial, l'arbre avait grandi avec elle; mieux soigné, il avait atteint les hauteurs et déjà semé bien des samares, quand elle avait quitté le jardin en emportant un spécimen de ses feuilles automnales. Elle était partie avec cette grande main en poche, une main ouverte à la sienne, prête à porter au loin ne serait-ce que son monogramme, comme un tapis volant.

Sous l'Acer palmatum Alina construit ses cabanes de voiles, navires encore arrimés aux branches retombantes, pour rêver sous les couvertures. Au miroir de poche elle regarde son visage changé par les ombres rouges de l'automne, ses bras peints de taches mouvantes, la peau de son ventre nu où des continents dérivent vers des terres dentelées, les mangent, se défont sous un coup de vent. Elle confond les projections rouges de l'érable avec son propre sang qui goutte à goutte, sur les plaids de laine, laisse des O, Comme homard, ricane Alina au souvenir de l'épisode. Maux : à la tête, au ventre, fièvre, flots de sang, au lit trois jours, la nuit deux bandes, grosses, sinon coulures, éduque Rasmir (c'est la mère) du pire qu'elle peut c'est le mieux qu'elle sache faire, dans ses draps trop blancs, comme pour vérification, Alina sanglote sans plus bouger, et les larmes d'Ilmur, puisqu'elles ne laissent pas de traces visibles, coulent sur l'oreiller immaculé, J'veux pas être une femme, barbouille Philomène dans la nuit, mais les douleurs de la mère ne sont pas celles de la fille et après les premières tectoniques intérieures, la rivière d'Alina Ilmur forme son propre lit, hors des maux appris.

Quel âge pour Alina? En voilà une question! Croyez-vous qu'Alina Ilmur Philomène porte trois prénoms pour n'être que d'un seul bloc? Almur Ilimène Philona Alili Lonamur Phimène Milamur Onali Liphène recomposent le passé pour pouvoir vivre toutes celles qu'elle est. Le vivant n'a pas la cohérence appauvrie du roman, ce qu'on a été est transformable, pour autant qu'une conscience combinatoire soit à l'œuvre. Philomue Mènir Anilla a choisi de combiner. Vous ferez ce que vous voudrez, chère lectrice ou cher lecteur. *FAY CE QUE VOULDRAS*, comme on disait en cette abbaye ancienne, dont la devise est aussi celle de mon centre commercial. La liberté humaine compose vie et mort avec les mêmes lettres. C'est la liberté qui veut ça.

Pourquoi se lancer dans une telle aventure, pourquoi revenir au passé alors que le présent seul est à vivre ? La montagne s'est recouverte de neige cette nuit, devant mes yeux toute cette splendeur immobile respire dans le calme, une fumée de cheminée monte, vapeur blanche d'un navire à terre, dans la chambre, je réécris un passé houleux et sombre, qui m'a faite, qui me fait, que je refais par l'écriture à la mesure de celles qu'au présent je deviens. Ce sont les faits seuls qui restent collés au temps et qui tombent avec lui dans le gouffre de ce qui a été, mais l'écho des faits en moi reste actif, les vieilles relations se prolongent et déterminent les nouvelles qui n'ont de nouveau que le nom, oui, pourtant, quand la conscience relance les vibrations du bol de cérémonie, son timbre persiste en tous sens, et la résonance de ce présent vif et neuf transforme en moi la tonalité de l'ancienne souffrance. Aussi le navire d'Alina Ilmur Philomène, radeau, voilier, parfois paquebot, est-il en mouvement dans un temps global que je parcours en tous sens et où je suis tout le monde, dans une vérité vibratoire et transformatrice.

Une femme à la mer! Une femme à la mer! Il y a une femme, là, regardez, une femme! Alina s'époumone sur le grand pont, yeux électriques, bras bâtons vers ce point qu'elle dit être une femme, Regardez, prenez ces jumelles, vous voyez les cheveux? C'est une femme, j'vous dis, vous voyez comme elle s'agrippe à sa poutre, elle est vivante, j'vous dis! Alina crie, s'agite, alors le capitaine collectif est d'un avis unanime. On arrête les machines, on descend le canot, on ramène la touffe de cheveux liquides, la main agrippée, on laisse la poutre suivre les flots. Algues et branche, féminité faite par la mer, le sel et le soleil. Alina sanglote, le cœur troué, les doigts mêlés aux cheveux visqueux. J'ai cru que, J'étais tellement sûre, Une femme, j'ai quand même vu, Alina Ilmur suspend la perruque d'algues aux cordages, s'agrippe à la branche, Je comprends pas, un murmure que le bruit des machines déjà recouvre.